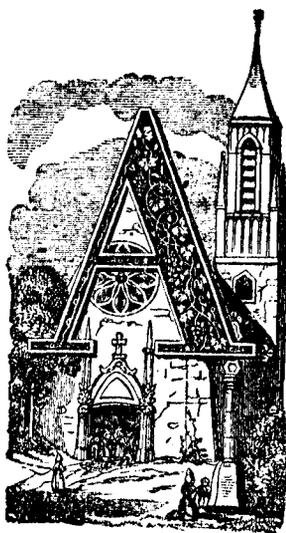


# CHRONIQUE AMÉRICAINE.

## A BORD DU STEAMER LE BRITANNIA.

Le *Siècle* de Paris reçoit maintenant d'un des plus spirituels écrivains du jour, M. Charles De Boigne, quelques lettres sur l'Amérique du Nord, qu'il visite en ce moment, avec une mission du ministère du commerce et de l'agriculture. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les reproduisant. Ce travail, purement littéraire, renferme des détails fort curieux sur les mœurs américaines. L'intérêt que l'auteur a su y répandre prouve que la partie sérieuse de son voyage, qu'il destine à un autre genre de publicité, n'a pas nui dans celle-ci aux observations fines et piquantes, qui sont un des côtés de son talent.



I.

UTREFOIS, hier encore, pour se rendre de Paris en Amérique, le chemin le plus long était le plus court. Au Havre, cette banlieue maritime de Paris, on ne trouvait que des bâtimens à voiles, lourdes diligences de mer, soumises pour partir, et surtout pour arriver, au bon plaisir du vent. Une telle perspective n'était pas du goût de tout le monde, et les voyageurs qui tenaient plus à leur temps qu'à leur bourse passaient la Manche de Boulogne à Douvres ou à Folkestone, et traversaient l'Angleterre jusqu'à Liverpool. Là des bateaux à vapeur, de proportions colossales, partant quand même, les transportaient en Amérique à jour fixe et presque à l'heure dite. Aujourd'hui, cet état d'infériorité a cessé, et depuis quelques jours une ligne de vapeurs français relie le Havre et New-York.

Il y a quelques mois, le steamer anglais le *Britannia* emportait dans le nouveau monde quatre vingt-quatre passagers de tout âge, de toute condition, de tout pays. Le jour du départ est ordinairement un jour triste et solennel, surtout lorsqu'il s'agit d'une traversée de mille lieues. A Paris, un homme qui part pour Lyon ou Saint-Quentin est entouré de parens et d'amis; ce sont des poignées de main, des baisers, des larmes à fendre le cœur le plus sec. Les chevaux sont déjà partis que l'on s'embrasse encore à la course. A Liverpool, les adieux sont moins tendres et moins expansifs. Les Anglais, de leur nature, ne sont pas très sensibles, et si par hasard une larme menace de s'échapper de leurs yeux, ils la renfoncent bien vite : ils rougissent de la douleur la plus légitime. Au moment de s'élancer dans l'Océan, le *Britannia* ne présentait donc pas la plus petite scène de désolation domestique. Parmi les passagers, à peine quelques-uns entendaient résonner à leurs oreilles ce souhait si vague et si facile : Bon voyage !

Mais le *Britannia* est parti, et chacun s'empresse, chacun profite des courts instans de repos qui lui restent. Plus tard il ne serait plus temps. Le mal de mer n'attend pas ; il n'est aux ordres de personne ; il arrive comme la foudre, et s'éloigne à pas de tortue, quelquefois même il ne s'en va pas du tout. Il n'est pas de voyageur, si novice qu'il soit, qui ne sente combien ces premiers momens sont précieux. Voyez-les tous, leur bulletin à la main, se précipiter et courir à la découverte de la cabine qui leur est échue ; puis, quand ils l'ont trouvée, s'installer, faire leurs préparatifs. Avant tout ils songent au mal qui va venir. Là ils placent un flacon d'eau de Cologne, là un flacon de vinaigre ; ici c'est un citron que la main saisit sans peine. Quant aux

meubles, l'inspection est bientôt faite : ils se réduisent à un lit qui serait trop étroit, même comme cercueil ; à une toilette commune et à un marchepied destiné à faciliter l'escalade du second lit ; car dans cette cabine, qui a six pieds et demi de long sur cinq de large, on est condamné à vivre deux, à souffrir deux, l'un à l'entresol, l'autre au premier étage. Comprend-on tout le charme de cette communauté de vie ? Quel bonheur d'être lié, enchaîné à un homme qu'on n'a jamais vu et qui devient un autre vous-même, à un homme dont le sommeil insulte parfois à vos insomnies ? Vous avez beau crier, vous lamenter, vous plaindre de toutes les forces qui vous restent, vous ne parvenez pas à troubler l'impertinent repos du compagnon que le sort vous a donné. De tous les camarades de cabine, le plus insupportable est celui qui se porte trop bien quand vous vous portez trop mal. Notre égoïsme naturel s'exalte jusqu'à la cruauté lorsque nous sommes malades. Pendant les premiers jours d'une traversée, l'entresol ne se préoccupe ni des manières, ni de l'esprit du premier étage. Ce sont choses parfaitement inutiles. Ce que veut le passager qui souffre, c'est un compagnon de souffrances, fût-il mal élevé, sot et désagréable ; il ne revient à d'autres idées que lorsque la santé lui est revenue. Après avoir payé son tribut à la mer, on se trouve moins indifférent à l'endroit du moribond avec lequel l'on a exécuté des duos de nausées, ou de l'Hercule qui a dormi de si bon cœur au dessus ou au-dessous de douleurs qu'il ne partageait pas. On ne se contente plus si facilement : de simples maux de cœur ne sont plus une recommandation suffisante aux yeux d'un ex-malade ; l'on perd toute animosité contre un voisin plus heureux ou plus valide, et bien souvent les sympathies entamées sous l'influence commune du mal de mer cèdent à un premier mot, à un premier regard, aussitôt que les nausées ont disparu.

L'installation dans la cabine est l'affaire la plus importante ; mais ce n'est pas tout : il faut songer à l'avenir, au bienheureux moment où l'appétit sera revenu, en un mot il faut choisir et tenir sa place à la table commune. En mer, la vie se partage en quatre occupations : dormir, manger, causer et s'ennuyer. Si l'on passe douze heures dans son lit, on en passe quatre à table ; que deviendrait-on à côté d'un convive qui n'aurait d'autre mérite que celui d'engouffrer, sans proférer un mot, sa part de côtelettes et de biftecks ? A bord, les coterics abondent, et la coterie la plus naturelle est celle qui se forme à table entre voisins et voisines. A table, on ne mange pas toujours ; on fait vite connaissance, l'intimité s'établit, on devient expansif, on raconte ses propres affaires, on médite de celles des autres, et autant vaudrait ne pas trouver à manger que de ne pas trouver à qui parler. Dieu vous garde d'un voisin silencieux et morose, ayant plus d'appétit que d'esprit ! Le désagrément ne finit pas avec chaque repas. Après le déjeuner, le dîner, le thé du soir, on aime à se promener sur le pont, et si votre compagnon de table vous manque, à qui vous adresser ? Quel bras passer sous le vôtre ? Il est si bon, pendant les longues heures de la traversée, de s'épancher dans le sein d'un ami intime dont on ne sait pas ou dont tout au moins on estropie le nom ! Si l'intimité, si la confiance, ne sont pas venues,